

De la mauvaise à la bonne parole

VAILLANCOURT, Yves. *L'Évangile selon Bergman*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 185 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 38, Number 3, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93301ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

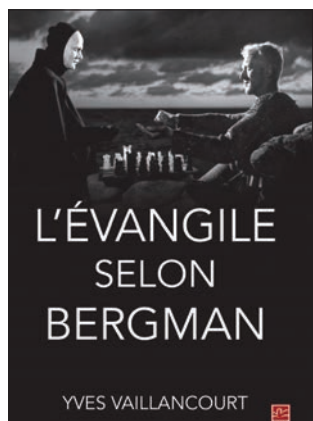
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2020). Review of [De la mauvaise à la bonne parole / VAILLANCOURT, Yves. *L'Évangile selon Bergman*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 185 p.] *Ciné-Bulles*, 38(3), 54–54.



VAILLANCOURT, Yves. *L'Évangile selon Bergman*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 185 p.

De la mauvaise à la bonne parole

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

«[C]haque personne découvrant le cinéma de Bergman peut entrer en résonance avec lui et reprendre à nouveaux frais le questionnement qui le traverse, nous traverse tous.» Cet énoncé au début de *L'Évangile selon Bergman* est aussi vrai que toutes les œuvres de toutes les disciplines et époques sont contemporaines du moment où un sujet en fait l'expérience dans l'ici et maintenant. L'expérience du premier contact (et même des suivants) est toujours actuelle, et cet *Évangile selon Bergman* n'aurait pas à justifier davantage qu'il paraisse malgré toute la littérature que le cinéma de Bergman a déjà inspirée.

Absence de dieu, inéluctabilité de la mort, folie et fantômes, couples, familles et nations en guerre... : si la caméra de Bergman n'a jamais cessé d'explorer les plus funestes extrémités de la condition humaine, elle n'a jamais cessé non plus de célébrer la vie et de transcender le désespoir. La bonne parole dans nombre de ses films est d'autant plus chèrement gagnée que «la théologie noire [y est] très décomplexée, [alors que] l'expression de

l'amour et de la foi [...] est chose plus discrète». Chez Bergman, l'espoir et l'amour murmurent quand le désespoir crie sur tous les toits.

Prenant pour fil d'Ariane «cette antinomie entre un dysangile ostentatoire et théâtral et une expression difficile et discrète de la parole bonne», Yves Vaillancourt, professeur de philosophie et auteur de romans et d'essais (dont un sur Krzysztof Kieslowski), propose une lecture du cinéma de Bergman en forme d'itinéraire qui, pour illustrer cette tension, irait graduellement de l'ombre à la lumière, soit de ses œuvres les plus sombres (*L'Œuf du serpent*, *L'Heure du loup*) aux plus lumineuses (comme *Fanny et Alexandre* et *La Flûte enchantée*). Une sorte de traversée des mauvaises nouvelles — le mot «dysangile» emprunté à Peter Sloterdijk, les signifiant malgré son assez piètre sonorité — pour atteindre la bonne, le véritable évangile selon Bergman.

L'ouvrage aspire autant à être introduction au cinéma de Bergman qu'une lecture plus avancée, mais sa réussite n'est pas totale. Explorer territoire aussi difficile demande, au minimum, un guide assuré de l'itinéraire qu'il propose ou qui sache paradoxalement saisir avec un style affirmé ses intuitions et ses questionnements pour leur donner de l'impact et du relief. Or, l'écriture de *L'Évangile selon Bergman* tâtonne parfois au point de desservir ses idées. Celle d'opter pour un ordre de présentation des films selon une évolution de l'ombre à la lumière était assez originale pour que l'auteur ne passe pas deux pages à raconter les hésitations qui l'ont mené à ce choix parce que «néanmoins, il me faut choisir un ordre de présentation», comme si sa bonne idée n'était au fond qu'un pis-aller. De même le texte est-il alourdi de fioritures qui, si elles aèrent utilement un exposé magistral (Vaillancourt est enseignant), sont superflues, voire nuisibles à l'écrit. La lecture de *L'Évangile selon Bergman* se charge trop souvent de «je pense que»,

«je crois que», «selon moi», d'«en ce qui me concerne», de «comme je l'ai dit plus tôt» (et ses variantes) et autres «j'y reviendrai» et de «quoi qu'il en soit» pour ne pas être souligné. Il en va de même de ces enchaînements de questions rhétoriques avec lesquelles l'analyse a l'habitude de traiter nombre de sujets que les récits des films (puisque la lecture porte en priorité sur le récit, non sur la mise en scène) ont la bonne idée de garder ouvertes, mystérieuses, poétiques: «L'âme d'Agnès [dans *Cris et chuchotements*] avait-elle eu le temps de monter au ciel, de rencontrer ces anges lui accordant d'oublier "ses souffrances sur terre"»?», «Est-ce qu'il y aura un dénouement heureux [à la relation de Nelly et Ulf dans *Crise*]? Est-ce qu'Ulf [...] sera récompensé pour sa persistance?» Flirtant avec le tic, ce style interrogatif n'est pas du meilleur effet et laisse plutôt l'impression que notre guide est dépassé par son sujet, qu'il ne sait qu'en penser. Et quand il affirme (au contraire) que «**[Persona]** est pour moi l'un des plus fascinants face à face du cinéma contemporain,» il ne s'en tire pas mieux puisque l'histoire du cinéma n'a pas dit mieux depuis 50 ans.

La forme de l'essai est risquée et procure ses plus beaux résultats quand elle parvient à donner de la conviction aux hésitations de sa pensée; sur ce plan, *L'Évangile selon Bergman* n'atteint pas les altitudes auxquelles il aspire. Mais il tente toutefois de répondre à cet appel désarçonnant qu'exprimait le journaliste Charles Samuel en entrevue avec Bergman en 1971: «Vos films me demandent de les comprendre.» Même si la beauté et le mystère des films de Bergman, supérieurs à tout ce que l'on pourra en écrire, viennent de ce qu'ils nous comprennent davantage que nous les comprenons et nous comprenons nous-mêmes. ☞